Le matricule des anges
Le mensuel de la littérature contemporaine
Pays : FR
Périodicité : Mensuel

Date : Juin 2019
Page de l'article : p.38
Journaliste : Yann Fastier

CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

Délices et maléfices

Pour n'avoir lu que *La Chouette aveugle*, le livre le plus connu de Sadegh Hedayat, on l'enrôlerait volontiers parmi les compagnons de route du surréalisme. André Breton n'en fut-il pas d'ailleurs « l'inventeur » en France et José Corti le premier éditeur ? Ce serait cependant méconnaître une œuvre à l'inspiration bien plus universelle et diverse, dont ce recueil, initialement publié chez Phébus en 1988, donne un assez juste aperçu. Toutes datées du début des années 30, avant *La Chouette aveugle*, donc, ces dix nouvelles puisent aussi bien à un certain fantastique (« Trois gouttes de sang », « Le trône d'Abou Nasr ») qu'au naturalisme le plus pur (« La femme qui avait perdu son mari », « La sœur aînée »…) Quel que soit le registre, elles ne témoignent pas moins d'une même inquiétude et, surtout, d'une même ironie, parfois sombre au point d'en être amère. Ainsi de ce Hâdji Morâd, marchand de riz au bazar qui, ayant cru reconnaître sa femme dans la rue, s'en prend à une parfaite inconnue, en paie les conséquences et, de honte, se venge illico sur son innocente épouse ! Ou bien de cette Aziz Aghâ, hantée par le souvenir de ses crimes, qui se console d'un seul coup lorsqu'elle apprend qu'elle n'est pas seule dans son cas. On n'en dira pas plus pour ne pas déflorer des nouvelles dont la chute vient souvent couronner l'ingénieux édifice, mais on se doit d'évoquer encore la plus déchirante d'entre elles, qui voit un chien errant, autrefois choyé, mourir en butte à l'indifférence et à la méchanceté des hommes.

Comment ne pas y voir une préfiguration du destin de l'écrivain lui-même, né à Téhéran en 1903 et suicidé à Paris en 1951 (sa tombe est encore visible au Père-Lachaise), après une vie de solitude errante, essentiellement vouée à la littérature et, accessoirement, à l'alcool et à l'opium ? Si les éditions Corti n'ont jamais cessé de défendre son œuvre (encore, en 2016, avec *Enterré vivant*), aucun antidote à l'oubli n'est à négliger et ce précieux petit recueil s'impose comme une indispensable piqûre de rappel.

Yann Fastier

Trois gouttes de sang, de Sadegh Hedayat
Traduit du persan par Gilbert Lazard et Farrokh Gaffary, Zulma, 180 p., 8,95 €

Tous droits réservés à l'éditeur

STYLIST
Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 403828

Date : 06 juin 2019
Page de l'article : p.66
Journaliste : P.-É. P.

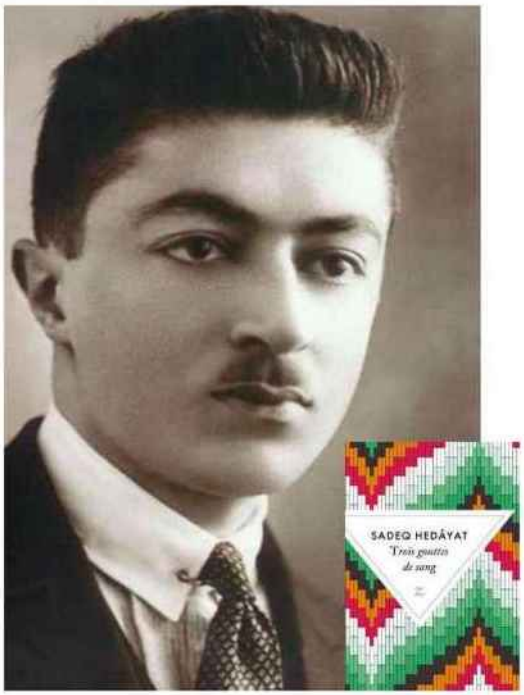
CULTURIST

ROMAN
PLIC PLOC

Pour une fois que trois gouttes de sang n'annoncent pas de mauvaise nouvelle.

Chez **Sadeq Hedâyat,** trois gouttes de sang suffisent pour faire un océan d'inquiétude et de folie. Dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, trois taches rouges obsèdent un homme jusqu'à le faire basculer dans d'autres réalités, d'abord en prison, puis libre. Exilé à Paris, entre 1926 et 1951, le père du roman moderne iranien est fidèle à la tradition persane des *Mille et Une Nuits :* raconter des histoires. D'abord, un personnage reprend toujours la narration à son compte dans un long monologue. Puis, un élément anodin gonfle jusqu'à remplir tout le récit. Les trois gouttelettes, le liseré d'un tchador, **ou un chien qui ne faisait que passer et devient le triste héros de l'histoire. Les détails sont comme les judas sur une porte :** ils permettent de voir de l'autre côté, de voir le monde autrement. Pour cette raison, les personnages sont tous doubles : une jeune épouse candide vire maso, une momie n'est pas tout à fait morte, le cadavre d'une aigrie arbore un sourire apaisé… Méfiez-vous donc des apparences – exception faite de la belle couverture de *Trois gouttes de sang*. P.-É. P.

***Trois gouttes de sang* de Sadeq Hedâyat, trad. du persan par Gilbert Lazard et Farrokh Gaffary, éd. Zulma, 184 p., 8,95 €.**



PHOTOS : DR

Tous droits réservés à l'éditeur